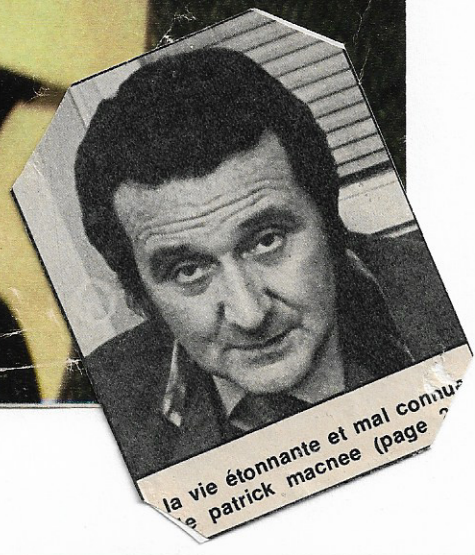


tele moustique

Hebdo / N° 2660
20-1-77 / 23 F
Lux. FL 25
Programmes
du samedi 22
au vendredi 28-1-77

Patrick
Macnee
raconte
sa vie



la vie étonnante et mal connue
de patrick macnee (page 2)

QUAND j'ai accepté d'écrire l'histoire de ma vie pour Téléoustique, j'ai pensé que l'événement le plus intéressant qui me soit jamais arrivé était un éloge, presque fait en passant, par un des célèbres critiques de Grande-Bretagne. Il y a près de trente ans de cela. Harold Hobson faisait la louange d'un acteur inconnu, dont le nom ne figurait même pas au programme. « Il ne prononce que cinq mots, écrivait Hobson, et pourtant, pour moi, c'est le plus beau moment d'une pièce où les beaux moments ne manquent pas... ».

J'ai obtenu que la femme de Dennis Price, aujourd'hui disparu, écrive une lettre à Hobson pour lui faire connaître le nom de cet acteur inconnu. Très aimablement, Hobson fit reproduire dans son journal un extrait de son premier compte rendu, en signalant le nom de ce jeune acteur (et il me plaît de souligner que ce

nom était écrit correctement !) : Patrick Macnee.

L'importance de cet événement ? Elle ressort du fait que Hobson lui-même, après tant d'années, s'en est souvenu. Dans un article récent, il a évoqué cette pièce (« The White Devil »), où je n'avais qu'un bout de rôle, une seule réplique de cinq mots) « C'est là, a-t-il écrit, que Patrick Macnee s'est fait pour la première fois un nom. » J'ai donc joué — et je joue toujours — de la gloire unique d'avoir un critique de grande classe se rappelant une réplique de cinq mots au bout de trente ans. Les mots ? Simple-ment : « This is not true, Madam » (Cela n'est pas vrai, Madame).

Je vis avec mes regrets !

Je me suis avisé alors que j'avais un peu plus de choses à dire à mon sujet ; et si j'en raconte quelques-unes, cela pourra peut-être servir à d'autres, jeunes comme je l'étais, ou plus âgés, comme je le suis devenu.

J'ai cinquante-quatre ans à présent... et quand je considère ma vie passée, je dois admettre cette première et triste vérité : j'ai abandonné ma femme et mes deux jeunes enfants pour partir à la conquête de la fortune et de la gloire. On découvrira plus loin comment j'ai, en effet, par une ironie du sort, obtenu la grosse galette et tout le reste. Mais en vérité, si c'était à refaire, j'agiserais autrement. Je n'abandonnerais pas ma première femme et nos deux enfants. J'ai eu

absolument tort de faire cela et je vis maintenant avec mes regrets.

J'appartiens à un milieu social privilégié : cela m'a à la fois aidé et gêné au cours des années. Je suis né à Londres, le 5 février 1922, mais mes premiers souvenirs se rattachent au centre d'entraînement de chevaux de courses de Lambourn, dans le Berkshire. Mon père était un entraîneur bien connu, et j'ai donc grandi parmi les chevaux. Mais je ne les ai jamais aimés, ils m'ont plutôt été imposés par mon père. Je me rappelle de ma terreur quand, vers mes quatre ans, on m'a juché sur un grand cheval. Je n'ai plus monté après cela, jusqu'à l'âge de dix-sept ans, époque à laquelle j'ai commencé à assister mon père dans l'entraînement des chevaux.

J'ai passé la plus grande partie de mes jeunes années loin du foyer familial, dans divers pensionnats. A cinq ans, j'ai été envoyé dans un établissement de Minehead, dans le Somerset : j'y ai passé trois années, suivies de quatre autres à l'Ecole Préparatoire de Summerfields, dans l'Oxfordshire.

C'est dans ce dernier établissement qu'a commencé à se manifester mon intérêt pour le théâtre. Je me souviens d'un professeur, appelé Allington, qui a exercé sur moi une grande influence dans ce domaine. En fait, j'ai joué « Henry V » dès l'âge de huit ans. En 1934, j'entrais à Eton, et là aussi le théâtre resta ma préoccupation dominante.

C'est seulement aux vacances que je retrouvais ma mère et mon père. Les choses se sont invariablement passées ainsi pendant douze ans.

Grâce à cela, on m'assurait, comme à d'autres garçons de mon âge, une instruction qui passait pour excellente. J'estime cependant que le fait de ne pas voir ses parents pendant des périodes relativement longues et de se trouver enfermé pendant des années dans une institution scolaire en dehors de la maison familiale — et parfois bien loin de celle-ci —

Suite page 26 ►



**PATRICK
MACNEE:
ET SI JE VOUS
RACONTAIS
MA VIE?**

entraîne des conséquences néfastes pour la vie ultérieure.

On se sent toujours mis à l'écart : on n'a aucun sens de la famille.

Il vaut mieux vivre dans une impasse qu'à Eton !

Ce système d'éducation présente des inconvénients psychologiques. Actuellement, je me sens incapable de revivre émotivement mes souvenirs d'école. Les événements me reviennent souvent à l'esprit, mais sans qu'il y ait de ma part aucune réaction sentimentale.

Michael Caine se plaignait un jour de n'avoir pas bénéficié de cette excellente éducation des fameux collègues anglais. Mais pour un jeune enfant, est-ce que cela compte tellement ? Est-ce que cela peut remplacer une famille unie, aimante ? Caine, quand il était gosse, avait sa maman ; qu'il adorait, et sa famille et des tas d'enfants bruyants. Ils étaient ensemble, dans une situation d'amour. Il vaut mieux vivre dans une impasse, dans une famille où l'on s'aime, que de vivre à Eton.

Ce n'est pas tout... Quand on est né dans un milieu modeste, comme Michael Caine, cela constitue un stimulant pour la réussite. Moi, j'étais moins poussé à l'effort, à l'initiative. Quand on obtient tout sans peine, on devient tel que j'étais, prenant les choses avec beaucoup trop de facilité et considérant que tout m'était dû.

Mes « privilèges » parurent prendre fin vers mes dix-sept ans ; mes parents se trouvaient désargentés... Ainsi, après avoir été élevé pour mener l'existence d'un jeune homme de bonne famille, je n'avais pas les moyens de mener une telle existence.

Je suis censé être un descendant de Robin des Bois. Celui-ci — s'il a réellement existé — était un comte de Huntingdon. Ma grand-mère était la fille de l'amiral Hastings, frère du comte de Huntingdon. Les comtes de Huntingdon sont mes cousins, du côté maternel.

Mon grand-père maternel était un Henry, du comté de Kildare, en Irlande ; je suis donc Irlandais de ce côté. Mon vrai prénom n'est pas du tout Patrick : c'est Daniel. Mais parce qu'elle était Irlandaise, ma mère m'a toujours appelé Patrick, et j'ai conservé ce prénom.

Un jour, mon fils Rupert, fatigué de voir le nom de Macnee toujours mal orthographié, a tout bonnement décidé de laisser tomber la syllabe « Mac ». Mal lui en a pris... car tout le monde s'est mis à écrire un « k » devant le nom raccourci : cela donnait « Knee », ce qui en anglais signifie genou.

Mon arrière-grand-père était Sir Daniel Macnee, peintre célèbre et président de l'Académie royale écossaise. Son fils, un ingénieur, a travaillé à la construction du fameux pont sur le Forth. La famille était originaire de Stirling, bourgade du plat pays écossais aux murailles de silex. Plus



« 1928. Mes parents partent pour la chasse à courre. Mon père avait toujours été un maniaque des chevaux. Le bébé, c'est moi ! »



tard, elle émigra à Edimbourg où fut même fondée la firme de conseils en génie civil, Macnee & Son.

Mon père a délaissé l'art de l'ingénieur pour s'occuper de chevaux. Ceux-ci étaient sa passion et devaient le rester jusqu'à la fin de ses jours. Il avait la quarantaine bien sonnée lorsqu'il épousa ma mère, elle-même âgée d'un peu plus de vingt ans.

Ma « carrière » navale...

Mon père était surnommé « Shrimp », c'est-à-dire « La Crevette », par allusion à sa courte taille. C'était un homme doué d'un sens de l'humour assez sarcastique, mais les chevaux l'intéressaient plus que les êtres humains. Après avoir quitté Eton en juillet 1939, deux mois avant le début de la guerre, j'ai commencé à l'aider dans son travail. J'ai fait avec lui toute la tournée des champs de courses — Cheltenham, Brighton, Goodwood — dans sa Chrysler écarlate, à deux sièges. Je menais même les chevaux sur la piste. J'aimais beaucoup mon père.

Je ne sais pas au juste pourquoi nous sommes tombés à court d'argent. Les chevaux et son écurie ne remportaient probablement pas assez de victoires. Je ne crois pas qu'il était joueur... mais dans une famille comme la mienne, on ne savait jamais où en étaient les finances : c'était une question dont on ne parlait pas.

J'étais bien décidé à devenir acteur. L'actrice Margaret Rawlings, à qui j'avais été présenté, me conseilla de suivre des cours d'art dramatique. Cela se passait en 1940. J'obtins une bourse pour les cours de Webber-Douglas, à South Kensington, Londres. Je n'avais aucun mérite spécial. Mais beaucoup de garçons étaient déjà aux armées.

Je n'ai pas longtemps suivi ces cours... J'ai répondu à une annonce de la revue **Stage**, j'ai obtenu un engagement à Letchworth Garden City, en Hertfordshire. Ensuite, j'ai travaillé avec Harry Hanson, célèbre acteur et metteur en scène, aux Princes Theatre, à Bradford. En 1941, je suis parti en tournée pour jouer **Little Women**. C'est à cette occasion que j'ai rencontré Barbara Douglas, qui faisait également partie de la troupe et qui allait devenir ma première femme. Nous avons ainsi parcouru toute la Grande-Bretagne, pour arriver finalement au Westminster Theatre, à Londres : c'était la première fois que je montais sur les planches dans le West End.

Avant d'entrer à la Marine, j'ai encore été engagé au Théâtre de Haymarket, à Londres : j'étais la doublure de divers rôles de la pièce **The Doctor's Dilemma**, où le premier rôle était tenu par Vivien Leigh.

Ma carrière navale a commencé sur un vapeur à aubes croisant dans l'estuaire du Forth. Je suis passé par les divers stades de la formation d'officier et j'ai finalement obtenu le grade d'enseigne de vaisseau. Après cela, j'ai poursuivi mon entraînement dans les forces côtières sur une canonnière à lance-torpilles, de manière à en faire un torpilleur auxiliaire.

Un peu plus tard, je me suis trouvé à Dartmouth, comme membre de la célèbre Huitième Flottille des Canonnières. A partir de cette époque jusqu'au jour J, en 1944, nous avons régulièrement opéré dans la Manche, au large de Dartmouth, de Felixtown ou de Douvres. Pour être sincère, je dois dire que ces opérations étaient très limitées. Nous prenions la mer, nous étions censés entrer en action ; mais l'action ne menait jamais nulle part...

La seule fois où j'ai été absent d'une mission, le bateau a coulé. J'avais attrapé une bronchite et j'étais en traitement à l'hôpital de Chichester quand la chose s'est produite. Je n'en ai rien su tant que je n'ai pas rejoint mon unité. Une bonne partie de l'équipage avait péri, mais le capitaine avait pu réchapper, de même que l'officier qui me remplaçait. C'était extraordinaire ! J'avais participé à des douzaines de missions, et le hasard avait voulu que je manque justement celle qui devait mal tourner.

Mon premier amour...

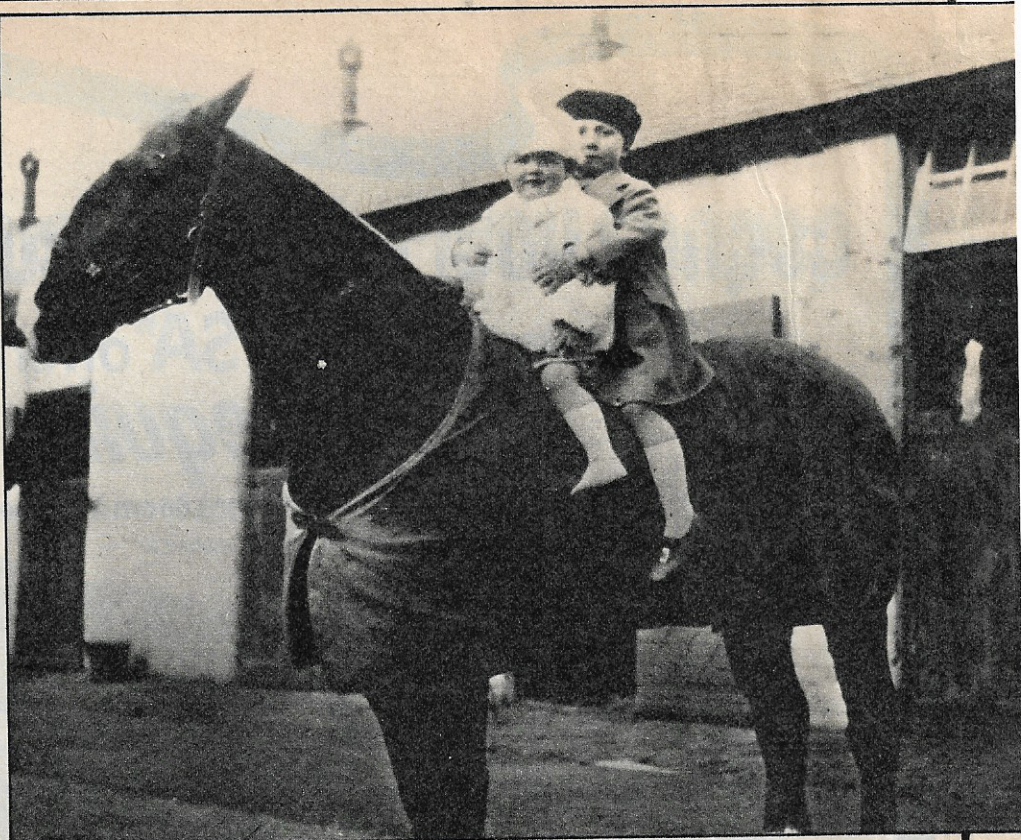
Le plus étrange, c'est que cela ne m'a guère impressionné. On ne se laissait pas facilement bouleverser en ce temps-là. Nous prenions les choses à la légère, ce qui est plus facile à vingt ans. Je n'en avais que vingt-cinq quand j'ai été libéré du service.

Et puis, il faut bien dire que le genre d'éducation que nous recevions, dans les grands collèges, nous préparait à la guerre. J'avais fait partie du corps d'entraînement des aspirants officiers, à Eton et, comme tel, avec mes camarades, j'avais participé aux funérailles du roi George V, en 1936, dans la chapelle de Saint-Georges, à Windsor... et en uniforme dès l'âge de quinze ans. Nous étions conditionnés pour aller à la guerre.

J'avais fait la connaissance de Barbara à l'école Webber-Douglas, mais nous ne sommes devenus intimes qu'au cours de la tournée de **Little Women**. Elle a été la première femme dont je sois tombé amoureux. Je l'aimais, je l'ai épousée et ce n'est pas seulement pour que nous puissions coucher ensemble. Comme je l'ai dit plus haut, si tout était à recommencer, je serais toujours marié avec elle. Cela ne fait aucune doute.

Mais nous n'étions pas du tout préparés, sentimentalement, pour le mariage et les responsabilités. Je me rappelle que j'ai été mécontent d'avoir précocement des enfants, alors que nous manquions tellement d'argent. J'étais complètement fauché. Je commençais chaque journée en me demandant comme j'allais pouvoir survivre jusqu'au soir.

Les pressions étaient tellement incroyables que lorsqu'elles se relâchèrent, notre vie conjugale se trouva gâchée. Je crois vraiment qu'il faudrait apprendre aux gens à connaître les émotions humaines, exactement comme on leur enseigne le latin, le grec ou les mathématiques. J'approuve entièrement que de jeunes couples commencent par vivre ensemble avant de se marier. C'est une idée qui ne me serait même pas venue à l'esprit



« Des cavaliers peu enthousiastes : ma cousine Joséphine et moi, à quatre ans. Je n'ai jamais partagé la passion de mon père pour les chevaux. Plus tard en haut-de-forme. »

quand j'étais jeune. Vivre ensemble, cela ne se borne pas au sexe.

Je me rappelle aussi du Blitz ⁽¹⁾ : expérience terrifiante. A tout prendre, je me suis senti bien plus en sécurité dans la Marine. A Londres, il y avait un club en sous-sol, appelé The Music Box, tout près du Café de Paris, où nous allions souvent parce que nous nous y sentions en sécurité. En tout cas, j'ai eu bien plus peur pendant le Blitz que pendant tout le temps que j'ai passé dans la Marine. J'ai eu de la chance au cours de mon service : plusieurs de mes amis ont été tués. Quant à moi, je n'ai pas connu de moments trop pénibles et j'ai survécu sans trop de mal.

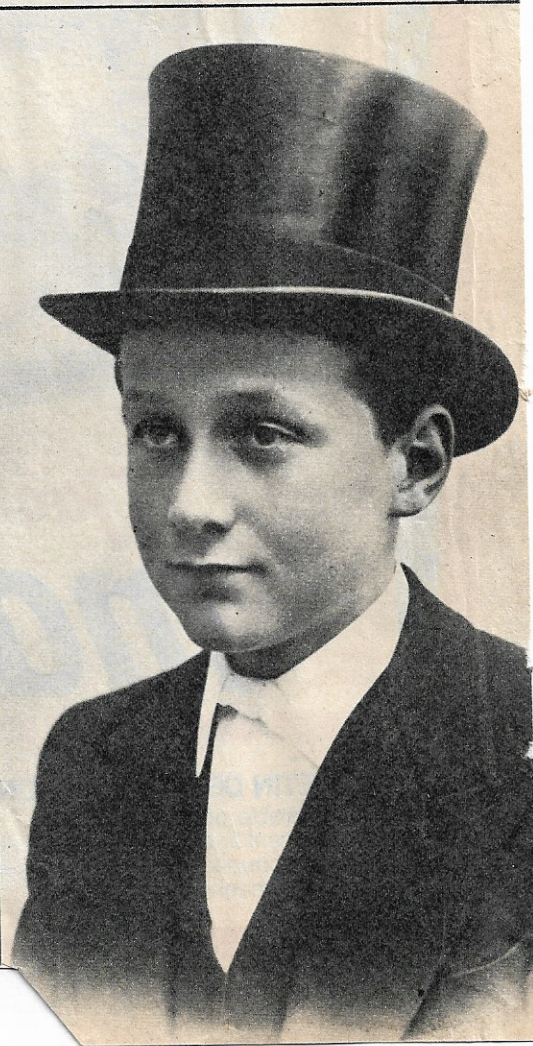
Manifester ses émotions est indécemment...

Le sort était plein d'ironies... Il y avait un homme appelé Franch Head, un brave comme on en voit rarement. Il a passé à travers toutes les opérations navales imaginables pendant la guerre. Il a été tué dans un accident alors qu'il se rendait à Felixtown sur la selle arrière d'une motocyclette.

Je remarque que la mort, et surtout une perte soudaine, me bouleversent plus

(1) Hitler avait proclamé qu'il réduirait ses adversaires à merci au moyen d'une « guerre-éclair », en allemand **Blitzkrieg**. Les Anglais ont repris le terme de Blitz pour désigner la période (1940-41) des grands bombardements sur Londres. (NDLR.)

Suite page 29 ►



maintenant qu'à cette époque. Comme les pilotes de la Royal Air Force, on acquérait une couche de « froideur ». Quelqu'un était tué, ça faisait un vide, mais on continuait. C'est comme les médecins et leurs patients : s'il y avait des relations sentimentales, le praticien ne pourrait pas poursuivre sa tâche.

La « froideur » provenait d'un code de discipline, lui-même lié à mon éducation. Quand un enfant est mis en pension, il prend l'habitude de cacher ses sentiments, il se crée une couche de protection. A cette époque, manifester ses émotions était considéré comme indécent.

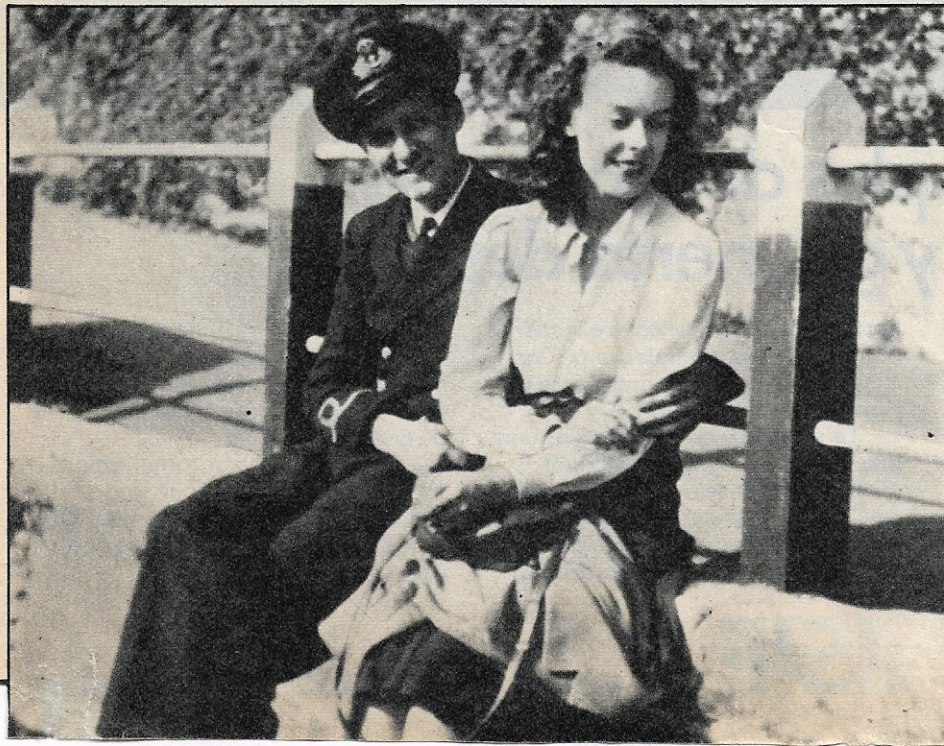
Nous cherchions aussi refuge dans la boisson. Nous consommions tous de grandes quantités d'alcool. Nous ne l'aurions jamais avoué ouvertement, mais les soirs où nous ne devions pas sortir en mer, c'était surtout la peur qui nous poussait à nous enivrer. On ne payait que quelques shillings pour une bouteille de gin... et le gin semblait être un remède universel. Un médecin militaire m'a un jour prescrit du gin alors que je souffrais de dysenterie.

Tout bien considéré, ces années de guerre se sont écoulées assez tranquillement pour moi, tout semblait arriver quand je n'étais pas là, comme la nuit où le bateau a coulé. Pendant un certain temps, je me suis vraiment senti coupable de ne pas avoir été tué ou blessé, ou couvert de décorations : c'était, je suppose, un reste de l'influence qu'avait exercée sur moi l'école, où il fallait toujours s'efforcer d'être en tête de la classe.

C'est ainsi que, à la fin de la guerre, je me suis trouvé toujours là, relativement indemne. Il n'y avait pas eu de bombe ou de balle portant mon nom, de quoi je demeure profondément reconnaissant.

Je n'ai pratiquement pas fait de théâtre pendant mes années de service. Une

« Barbara Douglas, ma première femme. Nous sommes devenus intimes en tournée, en 1941. »



« 1939. Votre serviteur (cercle) allait quitter Eton. Deux mois plus tard, c'était la guerre. »

exception remarquable fut une cérémonie qui se déroula en 1945, en commémoration de la première guerre mondiale. Debout à côté des tuyaux de l'orgue du Royal Albert Hall, face au roi George VI et à la reine Elizabeth, j'ai récité un poème qui avait été composé par un amiral d'un très grand âge. Cela commençait ainsi : « Adieu, étendard blanc, cicatrisé par les batailles ».

Ma femme se trouvait quelque part dans l'assistance. J'essayais de me concentrer sur ce poème enflé, écrit pour célébrer cette circonstance grandiose et, derrière moi, quelqu'un me chuchota de retirer mon chapeau. Je me retournai, furieux et le front couvert de sueur. J'esquissai quelques gestes. Finalement, je me décidai à garder le chapeau sur ma tête. Je ne garde pas la moindre idée de la raison pour laquelle j'ai été choisi pour cette cérémonie. Quelqu'un devait savoir que j'étais un acteur.

Vingt ans plus tard...

Et je redevins acteur, dans une longue série de pièces et de répétitions. Notre fils Rupert est né alors que nous préparions la générale de la pièce dont je suis

tellement fier, **The White Devil**. Notre fille Jennie est arrivée trois ans plus tard. Barbara n'a jamais repris le travail, ce qui est vraiment dommage, car elle était une très bonne actrice.

Moi-même, j'avais toujours des engagements au cours de ces années qui suivaient la guerre, sans guère gagner d'argent. En fait, je n'ai jamais gagné beaucoup d'argent avant « **The Avengers** », la série télévisée qui est devenue en français « Chapeau Melon et Bottes de Cuir »... Vingt ans plus tard !

Entre-temps, nous vivions dans un petit flat dans le quartier de Chelsea. Nous payions un loyer de trois livres et dix shillings par semaine. Nous louions aussi un petit cottage à Rye Harbour, ce qui peut paraître magnifique, alors qu'en fait, c'était bien simple...

Après le merveilleux compte rendu d'Hobson, j'ai pu être engagé comme doublure de Paul Scofield dans **The Relapse**. Au Phoenix Theatre. Quand il a renoncé au rôle, j'ai même pu prendre sa succession. Après cela, Robert Helpmann m'a engagé pour Stratford.

Récemment, je m'entretenais avec Michael Bates, qui a plus ou moins suivi la même voie. À l'époque, pour faire du théâtre de bonne qualité, il gagnait, au mieux, huit livres par semaine. Quant à moi, au lieu de me maintenir dans cette voie, considérée comme « régulière », j'ai accepté de faire de la figuration ou des bouts de rôles dans des films, ce qui me valait un beau supplément de profits.

Ainsi, j'ai été un des gentilshommes de la Cour dans **Hamlet**, réalisé par Sir Laurence Olivier, et j'ai aussi été un des partisans de Sir Percy Blackeney (David Niven) dans **The Elusive Pimpernel**. Dans l'un et l'autre cas, on me payait dix livres par jour. J'avais déjà fait un peu de cinéma avant d'entrer dans la marine. Meme, j'avais fait un essai pour obtenir le premier rôle dans **Thursday's Child** : le rôle a été confié à Stewart Granger, et sa célébrité date de là.

Après **Hamlet**, j'ai effectivement obtenu un grand rôle, dans **The Fatal Night**, mis en scène par Mario Zampi. Mais cette pièce n'eut aucun succès, et je me rappelle qu'il y avait une hostilité marquée entre ceux des acteurs qui, comme moi, avaient fait la guerre, et les autres qui semblaient tout simplement continuer à

pratiquer leur métier comme si rien ne s'était passé.

Et toujours, les ironies du sort... Je me rappelle avoir voulu obtenir un rôle dans **The Cruel Sea**, en faisant valoir qu'après tout, j'avais servi dans la marine. On m'a ressorti la vieille antienne : « Vous n'avez pas le type du loup de mer, mon vieux... »

Franchement, je ne méritais aucun succès. Je n'avais aucune confiance en moi-même, aucun dynamisme ; j'étais retenu par mon éducation, selon laquelle le succès est toujours entaché de vulgarité.

Le pactole canadien...

Ce n'est que plus tard, quand je me suis rendu au Canada, où la vie est plus rude, plus âpre, où il faut réussir si on ne veut pas couler, c'est alors seulement que j'ai envisagé la réussite d'une façon nouvelle, plus positive.

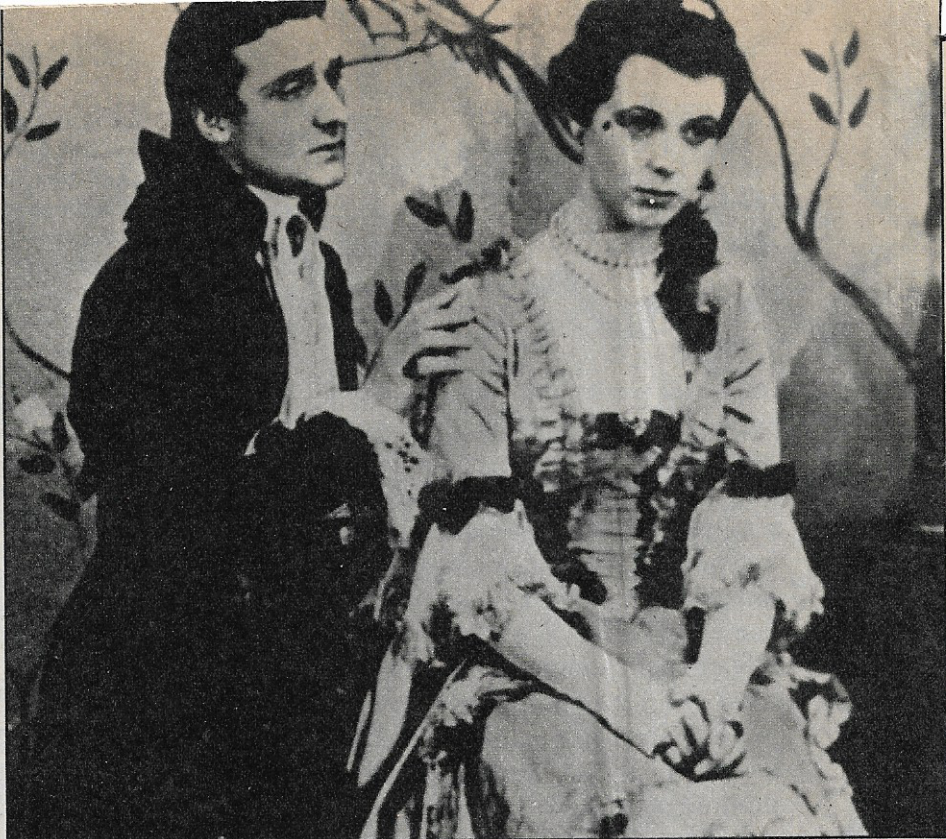
J'ai répété pendant un an à Windsor avant de répondre à cette invitation au Canada. Ce fut l'année la plus heureuse de ma vie. Je n'aurais jamais dû quitter ce pays. Des gens comme Patrick Cargill et Geraldine McEwan sont restés là-bas et n'ont rien eu à regretter.

J'étais trop pressé en ce temps-là... J'essayais de courir avant d'avoir appris à marcher. J'avais encore beaucoup à apprendre et je n'étais pas fait pour cette agitation. Mais je voulais toujours aller vite. Si seulement j'avais été un peu plus patient...

Le plus que j'aie jamais gagné à Windsor, c'est quinze livres par semaine. Je manquais cruellement d'argent et j'en vins même à me persuader que ma femme et mes enfants mourraient de faim si je n'acceptais pas l'offre merveilleuse qui m'était faite au Canada, en 1952.

J'avais un ami à Toronto, David Greene (qui a remporté un « Emmy » — l'équivalent d'un « Oscar », décerné en Amérique à des œuvres télévisées — cette année-

« Un instantané pris en 1957 : à Hollywood, avec mon fils Rupert, alors âgé de dix ans. »



« En 1951, dans « Les Rivaux », je déclarais ma flamme à la charmante Polly Elwes. »

ci, pour **Rich Man, Poor Man**) qui a été le premier réalisateur engagé par la télévision canadienne. Je l'avais connu comme acteur, nous avions été en tournée ensemble. Je savais qu'il en avait été réduit à travailler dans une fabrique de colle à Toronto.

Dans un télégramme qui me parvint au cottage de Rye, il m'annonçait sa nomination comme réalisateur de télévision et m'offrait une situation si je pouvais être au Canada endéans les vingt-quatre heures. J'ai emprunté de l'argent au propriétaire du cottage et j'ai pris l'avion.

Au Canada, on m'offrait le pactole : cent dollars par semaine. J'en envoyais la moitié à ma famille. Je vivais moi-même économiquement.

De façon presque incroyable, je suis devenu une vedette presque immédiatement. Je m'entendais bien avec David (j'ai été le premier acteur à travailler sous sa direction !) et j'ai été engagé pour deux séries successives : **The Moonstone** et une adaptation d'un célèbre roman canadien. Un des seconds rôles était tenu par Christopher Plummer.

Je devenais soudain un gros poisson dans un petit bocal, petit parce que l'émetteur de télévision ne touchait que la zone de Toronto, si bien que je n'étais connu que dans la ville même. Cela ne m'en a pas moins tourné la tête... et je me sentais plutôt gêné : j'étais un acteur célèbre.

Je suis resté plus ou moins établi au Canada pour les huit années suivantes. Nous avons joué tout Shakespeare et tout Christopher Fry à la radio et à la télévision. C'était l'âge d'or de l'expression canadienne, qui a donné naissance à quelques célébrités : le metteur en scène

Norman Jewison (« Un Violon sur le Toit », « Dans la Chaleur de la Nuit », « Jesus-Christ Superstar »), Lorne Greene, Barry Morse, Chris Plummer.

Je commençais à me déplacer un peu. J'ai visité l'Amérique, j'ai passé un an à New York. Je suis même retourné en Angleterre pour jouer à l'Old Vic. Mais je ne suis pas retourné assez souvent. En 1955, Barbara m'annonçait qu'elle voulait épouser un autre homme.

J'avais dix-neuf ans quand j'ai fait la connaissance de Barbara et je lui suis resté fidèle jusqu'à l'âge de vingt-neuf ans. Cela peut sembler bizarre, avec la mentalité qui règne aujourd'hui. Mais c'est absolument vrai. C'était encore un retour à la discipline, je suppose. L'éducation du collège anglais se faisait sentir dans de multiples domaines.

A mon corps défendant, j'acceptai d'accorder le divorce à Barbara. En fait, elle ne s'est remariée que neuf ans plus tard. Dans l'intervalle, nous sommes toujours restés assez unis.

A l'époque, j'ai cherché à effacer de ma mémoire le souvenir de ma femme et de mes enfants. Je ne pouvais pas en supporter la réalité. Je ne pouvais pas voir un film avec des enfants sans m'effondrer. La culpabilité que j'éprouvais du fait d'avoir abandonné mes enfants alors qu'ils étaient âgés de cinq et de trois ans me détruisait. On a dit, depuis, que de toute évidence, mon départ pour le Canada s'imposait. Je persiste à penser que je me suis trompé et que j'aurais dû rester sur place et tenir le coup avec eux. ■

Patrick Macnee

(A suivre)

